

ANTILOPES DES ENVIRONS DU PARC NATIONAL DU « W »

Niger - Haute-Volta⁽¹⁾

par A. BOY,

Ingénieur des Travaux des Eaux et Forêts.

MOUVEMENTS TACTIQUES DE DÉFENSE

Sous réserve des lenteurs de déclenchement dont j'ai parlé dans le numéro précédent, lenteurs qui ne frappent pas toutes les espèces également d'ailleurs, le meilleur moyen de défense de l'antilope et le plus couramment pratiqué par elle, est la fuite à la course et loin.

Les bubales, les damalisques, les hippotragues et les Watterbucks trottent et galopent facilement en plaine ou pays peu accidenté. Ils tiennent facilement une vitesse moyenne de 25 à 30 km/heure sur une dizaine de km de distance et peuvent de temps en temps pousser de courtés pointes de 40-50 à l'heure. Chez le chasseur indigène utilisant les chiens, le bubale et le damalisque sont réputés les plus difficiles à forcer à courre.

Les 4 espèces ont le pied très sûr en terrain rocheux mouvementé et abrupt. Elles grimpent assez facilement et au pas rapide des pentes de plus de 45°.

La gazelle est probablement la plus rapide des deux espèces. En course assez longuement soutenue, elle conserve longtemps les vitesses de pointe des 4 premières nommées.

Celles-ci ne pratiquent guère que la course à ras de terre, comme la plupart du temps la gazelle et le cob de Buffon.

Mais ces deux derniers, et les guibs, les redunca, les céphalophes et même l'ourebie, quand la densité des basses branches ou de l'herbe les y oblige (chose courante dans les bas fonds qu'ils fréquentent), accélèrent leur course, surtout à son début, par des bonds multiples et plus ou moins successifs. Le guib et l'ourebie y mettent une élégance très particulière et y sont beaucoup plus habitués que tous les autres.

La démarche habituelle des céphalophes, s'ils n'ont pas été inquiétés, se singularise par le port

de tête au ras du sol. Même à la course il gardera encore cette attitude. C'est par cela que dans la plus fugitive de ses apparitions, un chasseur la distingue à coup sûr de toute autre antilope et de l'ourebie en particulier.

En outre les céphalophes trottent et vont au pas de préférence à toute autre allure. Le mimétisme sur fond de couleur plus ou moins analogue à la robe, est très utilisé par les douze espèces d'antilopes, mais, surtout, par les 2 céphalophes, le guib et les bubales quand ils sont isolés, et par les bêtes blessées et à demi-rendues.

Longuement poursuivi, les hippotragues, les bubales et les damalisques s'arrêteront plusieurs fois en début de fuite, tous les 200 ou 300 m, pour regarder dans la direction du poursuivant. A chaque arrêt et chaque démarrage, ils éternuent bien fort et souvent à leur habitude. Ils ne repartent que lorsqu'ils voient à nouveau le chasseur de trop près. Souvent après trois ou quatre haltes de ce genre, ils crochètent brusquement pour filer en direction contraire à celle qu'ils avaient prise initialement, et prendre le vent du danger.

Comme chez les buffles, une bête gravement blessée, est automatiquement évincée du troupeau, ou s'en écarte d'elle-même. Cette séparation est presque toujours immédiate. Tant que l'assiduité du poursuivant ne l'y force pas, elle ne cherche pas tellement à s'éloigner, mais préfère un bon couvert où elle puisse récupérer quelques forces ou mourir en paix. Même si sa blessure lui permet encore de très longues courses elle essaiera autant de fois que possible d'aller se cacher sous le vent de sa direction générale de fuite, par de brusques crochets. Elle saura éventuellement, regarder passer sans bouger à quelques pas à côté d'elle, un homme qui la poursuit et l'a blessée.

Devant le chasseur venu pour l'achever, l'antilope a rarement ce dernier sursaut offensif où le

(1) La première partie de cet article a été publiée dans notre numéro 92 (novembre-décembre 1963) p. 35.

buffle met toute sa force physique et sa ruse. Ses derniers mouvements sont encore un essai de fuite. Il suffit d'approcher dans le dos de la bête blessée, hors de sa vue et de son vent autant que possible. Avec un peu d'attention, il est facile de se garer des soubresauts, des coups de tête et des coups de patte instinctifs et désordonnés de l'agonisant. Ils représentent toutefois un danger réel. J'ai vu une gazelle et un guib faire face à ce moment-là et ajuster des coups de corne très précis. Le cas reste quand même exceptionnel.

En tout cas, je n'ai jamais ouï rapporter par un chasseur confirmé, une charge délibérée d'antilope encore tant soit peu ingambe. Et je n'en ai jamais vu.

L'Antilope possède par ailleurs une vitalité étonnante. Elle peut supporter très longuement et en fournissant de gros efforts physiques, des blessures à balle très graves. Le bubale et le Watterbuck y mettent une faculté peu commune. Un hippotrague peut recevoir jusqu'à 4 ou 5 balles de 8,57 et continuer à marcher très longtemps. J'ai vu le même cas pour un grand hippotrague nanti de 4 balles de 10,75 dans la moitié avant du corps, sans que le cœur ou le foie, ni aucune autre partie vitale, ait été touché.

Blessée au ventre, sans destruction vraiment très importante de tissus (avec des balles blindées par exemple) n'importe quelle antilope pourra mettre deux à quatre jours pour mourir.

Malgré toute leur puissance, les buffles et les lions ne paraissent pas avoir, et il s'en faut de beaucoup, une résistance semblable à celle des Watterbucks et des bubales.

Bien touchées par une flèche empoisonnée à la mode gourmantché, elles meurent un peu moins vite mais finalement tout aussi bien que les carnivores, si le poison est correctement fait.

Les fauves ne trouvent chez les antilopes guère plus de résistance efficace que les hommes. L'hippo-

trague qui est l'antilope la plus volumineuse de toutes dans ce pays, ne pèse vieux et très beau, que 400 kg environ. C'est bien peu pour ne pas être terrassé par les 200 à 250 kg d'un beau lion de la grande variété, masse qui arrive sur sa proie d'un seul coup par la voie des airs.

Quand le bond du lion réussit et porte bien, l'hippotrague a bien peu de chances de pouvoir se servir de ses cornes et ses pieds de manière utile.

Or lions et panthères abondent dans ce pays, de même que le serval, le caracal, les hyènes, cynhyènes et chacals de deux variétés dont la variété rayée qui chasse en meute comme le cynhyène. Chez les canidés, l'efficacité du bond est en effet remplacée par le forçage à la course, en meute. Le plus léger de ces fauves pèse une dizaine de kg, pour 200 à 250 kg comme, nous venons de le dire, pour le plus fort d'entre eux. L'équivalence de leurs poids respectifs avec ceux des diverses antilopes est nette.

La méthode utilisée, au moins autant que les effectifs en cause, rend les hyènes, chacals et cynhyènes bien plus virulents que les grands félins. Aucune antilope prise en chasse par eux n'en réchappe. La hyène s'intéresse surtout aux faons. Elle ne pratique pas le bond foudroyant ni la chasse en meute, mais il m'est arrivé de voir sur des kilomètres de suite la trace d'une ou deux d'entre elles sur celle de phacochères.

Le guépard, qui n'est pas rare et que j'ai oublié de citer, chasse à courre. Je l'ai vu courir des cobs de Buffon sur le bas-Singou.

Les crocodiles pullulent dans tous les points d'eau, dans la Pendiari et la Mékrou surtout. On ne peut rien dire de précis de leur nombre, encore moins du mal qu'ils font aux antilopes. Peut-être n'en prennent-ils pas très fréquemment, mais ils arrivent à les saisir par les pattes et les noyer. Nous avons vu un jour à Diapaga un grand bubale rouge tué de cette façon et flottant sur la Mékrou. Je ne pense pas cependant que ces abattages soient bien nombreux

Bubales dans la plaine de Boukongou. Réserve lalale de l'Arly.

Photo Boy.



Photo Dragesco.

Cob de Buffon.

par rapport à ceux de n'importe quels autres gros carnivores déjà cités. Les antilopes pratiquent de préférence les plus petits points d'eau et les caïmans, au contraire, les plus grands.

Aux divers moyens que nous venons de relater d'éviter une agression, seuls les cobs de Buffon ajoutent celui de sentinelles isolées apposées dans toutes les directions à des distances variables mais atteignant 300 ou 400 m du groupe central. Les mâles seuls remplissent cette fonction, même aux périodes de ségrégation sexuelle, et sifflent très fort pour signaler la venue d'un danger.

S'il est assez continuellement tracassé par des chasseurs un troupeau deviendra noctambule plus facilement que l'isolé ou un petit groupe : son volume le rend trop visible. Le début de la nuit grouille alors de mouvements d'antilopes en hardes. On le vérifie facilement aux abords du campement de chasse d'Arly, aux époques de plus grosse affluence de chasseurs-touristes qui rebattent souvent les mêmes terres et les mêmes troupeaux.

En saison sèche, de fin novembre à mi-juin, les plus grandes rivières présentent de nombreux gués. Les antilopes de taille plus grande que celle d'un guib ou de même taille les traversent facilement à gué, y aurait-il de l'eau jusqu'aux épaules. Elles ne le font cependant pas volontiers, peut-être à cause des crocodiles, et préfèrent utiliser les passages presque secs. Elles peuvent cependant nager, surtout si les chiens les talonnent. D'autre part, malgré cette apparente répugnance habituelle à se hasarder en pleine eau sans motif important et urgent, on voit les troupeaux de bubales et damalisques, séjourner de longs moments de l'eau jusqu'aux aisselles, dans le lit boueux de l'Arly à certaines périodes de l'année. Devant un danger subit et proche il arrive alors qu'ils s'affolent et s'empêtrent dans la boue du fond.

Les défauts caractéristiques de leurs congénères, n'empêchent pas certaines antilopes que l'on finit par identifier individuellement en habitant longtemps près de leur aire, d'avoir un comportement très judicieux par rapport au calendrier humain. A Arly le bout de la chaîne du Gobnangou est entouré de pistes en forme d'immense épingle à cheveux. L'écartement moyen des branches est de 6 ou 7 km. Tout le sud de la branche méridionale est en réserve totale de faune. L'ouest aussi. Le



centre de cette zone, rocheux et abrupt n'a ni eau ni pâturages suffisants en saison de chasse. Les antilopes habitent la plaine qui borde les routes et n'utilisent les rochers que comme zone de passage. Un troupeau d'une trentaine d'hippotragues, entre autres, réside habituellement sur la branche routière nord à 6 km environ d'Arly. Un vieux mâle très beau, et par conséquent très recherché par les chasseurs-touristes fait partie de cette harde. Alors que celle-ci reste la plupart du temps sur ses terrains habituels, le vieux mâle passe inmanquablement au sud des rochers dès que la chasse est ouverte. Il ne reviendra s'installer dans le nord de la falaise qu'à la fermeture et ne visitera plus guère sa harde que de nuit. Dans ses gagnages sud la venue d'une automobile ne l'inquiète guère, même s'il est hors de la zone de protection totale de faune, mais sitôt que le véhicule s'arrête il arrive souvent qu'il passe de l'autre côté de la route, pour le regarder à loisir, immobile. Bien des chasseurs en ont fait l'expérience pendant plus de deux ans. Il y aurait bien d'autres cas semblables et touchant des troupeaux aussi bien que des individus, des buffles ou d'autres espèces aussi bien que les antilopes, à citer à l'appui de la remarque chez ces animaux d'un sens relativement net des zones de sécurité et des périodes de virulence de l'homme.

Quelquefois aussi on note une certaine organisation de protection inter-spécifique, indépendante

de l'observation des groupements ou individus voisins sur un même terrain, voisins auxquels on ne se mêle pas à proprement parler mais dont on utilise tous les signaux. Je veux parler des grands troupeaux collectifs et homogènes formés par les cobs de Buffon, des redunca, des bubales des damalisques et des Watterbucks en pâture sur les grands flats de la Pendiari. En essayant de les approcher le plus possible, on s'aperçoit que le troupeau présente toujours le même front à l'assaillant éventuel : les espèces les plus petites, derrière lesquelles s'étagent progressivement celles de plus grande taille. Et tout cela tourne au fur et à mesure que l'homme manœuvre pour s'assurer le bénéfice du vent ou de la lumière.

De tous les endroits qu'elles fréquentent habituellement, l'abreuvoir est certainement le plus propice aux manifestations de prudence des antilopes (terrains de cultures mis à part). En saison sèche principalement, chaque abreuvoir est le rendez-vous obligatoire de tout ce qui court la brousse : hommes comme animaux de toutes espèces. L'antilope a donc toujours lieu d'y craindre une rencontre dangereuse. Mais elle ne peut s'abstenir de boire longtemps. Et plus les points d'eau se font rares, plus ils deviennent dangereux.

Dans « faune et chasse en Afrique Occidentale Française » M. le Conservateur ROURE cite une étude de R. DUFURET, sur les démarches des animaux pour approcher un abreuvoir, et la nécessité de respecter la quiétude de cet endroit. Les 3^e, 4^e et 5^e temps de son analyse de mouvements sont parfaitement bien vus, et c'est en vrai connaisseur qu'il recommande de ne point troubler un abreuvoir.

Sur les dernières centaines de mètres d'accès à l'abreuvoir, les antilopes enregistrent longuement les odeurs, les bruits et les spectacles qui l'entourent. Elles les parcourent d'une démarche hésitante et discrète coupée de haltes fréquentes, et de nombreux détours, en broutant vaguement. Là, la moindre émotion les met en fuite, agitation un peu trop brusque chez les animaux voisins de l'eau, oiseaux ou quadrupèdes, vue d'un homme même sans coup de fusil ni menace flagrante de sa part. Les sens des bêtes atteignent ici le maximum de susceptibilité. Que l'abreuvoir s'avère impraticable : elles iront en chercher un autre, aussi bien à 15 ou 20 km de là s'il le faut.

Une fusillade à l'abreuvoir amène la désertion complète de celui-ci par toute une faune. Cette désertion peut durer de un à plusieurs jours. Pour un animal ou un troupeau réellement vu par le chasseur au bord d'une mare il y en a une foule qui rodent cachés dans les environs, attendant que leurs voisins se soient aventurés à l'eau et aient plus ou moins fini de boire pour le faire eux-mêmes. En région parfaitement tranquille j'ai vu dans le fond du haut Singou en plein milieu de journée, un rassemblement de cynocéphales, bubales et phacochères en parties sensiblement égales, boire ensem-

ble. En zone tant soit peu chassée, tous ces animaux et les antilopes entre autres, ont tendance à se succéder à l'abreuvoir espèce par espèce.

Dans la brousse de la boucle du Baoulé au Soudan j'ai guetté des gazelles et des guibs. Ils ne venaient presque jamais boire, sans avoir vérifié longuement la parfaite tranquillité des pintades et des francolins des abords.

La nuit ils ne manifestent plus du tout la même crainte, et c'est là un cas assez général. Une foule d'exemples de même sorte serait très facile à citer.

Chez les Watterbucks, j'ai vu un vieux mâle très beau, aux chutes de Bargou, tenir son troupeau derrière lui, pendant le périple habituel d'inspection des abords. Il rabattait à coup de cornes, les femelles et les jeunes qui voulaient le dépasser. Il était seul mâle adulte pour une quinzaine de têtes. Un troupeau de cobs de Buffon pareissait sur la plage ayant fini de s'abreuver. Deux jeunes faons ont été rendre visite à un jabiru qui se tenait tranquille un peu à l'écart, puis se sont battus. Les Watterbucks ont longuement contemplé ce spectacle du milieu des roniers, en haut de la berge. Ensuite, à la dernière trentaine de mètres, c'est une vieille femelle qui menait la harde. Comme les cobs de Buffon qui continuaient d'ailleurs à errer sur le sable, les Watterbucks sont restés là, près d'un quart d'heure, béats et bougeant peu, après avoir bu. Puis ils sont partis ne commençant à paître vaguement et marquer des temps dans leur marche de retour, qu'à une bonne centaine de mètres de l'eau.

La priorité de tel sexe dans l'entrée à l'abreuvoir n'est finalement pas nette du tout. C'est un vieil adulte qui mène, très souvent une femelle, mais pas toujours.

Les bubales, les damalisques et même les hippotragues se baignent souvent dans leur abreuvoir. J'ai déjà dit comme ils s'y empêtraient quelquefois dans la boue du fond. La chose est bien connue des archers indigènes. Ils repèrent les mares ad hoc et s'y appostent. Il est facile d'y redoubler ses coups si besoin est, sur les bêtes embourbées.

Quand elles sortent de l'abreuvoir les espèces à grand rayon de parcours, telles que l'hippotrague, les bubales et les damalisques, vont d'un pas lourd de promenade à leurs lointains gagnages en broutant un peu. Quelquefois, si les pâturages sont rares et les environs relativement tranquilles, elles passent quelques heures non loin de l'eau. Mais au retour comme à l'aller tout se passe comme si une zone éminemment dangereuse ceignait le point d'eau sur 100 à 300 m de rayon. Plus les abords sont dénudés, plus cette zone est vaste.

Dans les régions où à un moment donné les seuls abreuvoirs possibles sont ces « puits d'éléphants » creusés dans les marigots à sec et tellement petits qu'on peut passer à un mètre sans les voir, les animaux ne manifestent pas la même crainte qu'ailleurs, aux abords de l'eau. Peut-être la soif entre-t-elle

en jeu. Mais le motif principal de cette absence de crainte, réside je crois surtout, en ce que l'homme court peu ces endroits. Rares sont les chasseurs autochtones qui s'y hasardent. Par contre les animaux de toutes sortes n'y manquent pas, en particulier les fauves et les femelles d'éléphants suitées. Leur odorat leur permet de trouver de l'eau, là où un homme mourrait de soif. En prospectant ces régions-là j'ai vu des phacochères agrandir tranquillement les trous forés par les éléphants, et, à une cinquantaine de pas en arrière, hippotragues et bubales attendre patiemment que le trou devienne praticable. Ni les uns ni les autres ne s'inquiétaient de notre présence : nous tirions rarement des coups de feu, et nous n'étions que deux hommes marchant sans bruit à la recherche d'eau pour notre équipe de porteurs que nous laissions en arrière jusqu'à repérage d'un de ces trous.

Dans ces contrées où la présence de l'homme vient très peu modifier le comportement naturel de la faune, on remarque facilement combien peu les fauves, même nombreux, suscitent de crainte chez les antilopes. Aux époques de rareté maximum d'eau, leurs guets préférés sont les touffes de végétation qui bordent les abreuvoirs. Durant les 20 à 30 jours que nous avons passés dans la vallée du Singou et ses affluents, nous voyions et entendions chaque jour lions ou panthères, surtout aux abords des rares points d'eau. Les antilopes cependant y restaient toujours aussi nombreuses et apparemment peu inquiètes. En venant boire elles ne manifestaient pas du tout la même nervosité que dans les pays de fréquent parcours humain. Pourtant le lion y fait de très belles chasses.

L'élément d'inquiétude le plus puissant reste donc l'homme. S'il manifeste trop sa présence, il rend vite un abreuvoir impraticable aux animaux de brousse. La terreur qu'il y sème concerne toujours un grand ensemble, une vraie faune en réduction locale et non pas seulement les quelques bêtes qu'il a rencontrées. Leur peur contamine tout

le voisinage, et de proche en proche, vide une région.

Or l'abreuvoir ne doit jamais être considéré, comme un objet ou un centre d'intérêt parfaitement isolé. La plus petite poche d'eau est la clé de viabilité de toute une région environnante. Si on le rend inutilisable, surtout en temps de raréfaction maxima des eaux, une aire très vaste de pâturages devient par le fait même impraticable elle aussi. On ne supprime donc pas seulement la boisson, mais bien la nourriture aussi, aux animaux qu'on empêche de fréquenter un point d'eau.

Plus ce point d'eau attire d'animaux, plus est grand le risque de les effrayer et par conséquent de les affamer d'abord et de les faire disparaître ensuite.

Cette disparition n'est pas souvent immédiate. Une fusillade sur une mare fréquentée peut n'en faire fuir les bêtes qu'un ou deux jours. Mais si elle se répète, les animaux essaieront de ruser d'abord pour aller boire la nuit, ou bien le jour individuellement et par petits groupes très furtifs, puis, un jour ils désertent l'endroit pour de longues périodes ou totalement.

La plaine sans arbres qui flanque l'est du village d'Arly, sise fort opportunément entre le pied de la falaise qui sert de remise, et la rivière Arly comme abreuvoir tout proche, regorgeait autrefois d'antilopes de toutes sortes. Les allées et venues et les fusillades incessantes des chasseurs du campement-hôtel, ont rendu l'Arly impraticable. Les centaines d'antilopes qui auparavant erraient dans cette plaine la plus grande partie de la journée ont disparu. Elles se terrent au pied de la falaise pour n'y venir que la nuit ou ont définitivement gagné la haute Arly ou le sud du chaînon rocheux.

La qualité de l'eau semble peu importer aux antilopes, ou, en tout cas beaucoup moins que la sécurité de son approche. Aussi boivent-elles plutôt à des flaques et des mares latérales que le piétinement finit par transformer en boue liquide, qu'à la grande rivière toute voisine s'il y en a une.

CALENDRIER ANNUEL

Les principales divisions de l'année en ce qui intéresse son utilisation par les antilopes sont :

A) La saison sèche en deux périodes :

- celle des feux de brousse du 1^{er} novembre à février avec une courte période fraîche y incluse de décembre au 1^{er} ou 15 février,
- celle de chaleur sèche sans grands feux du 1^{er} février environ au 15 juin (l'hom-

me court la brousse depuis fin décembre jusqu'en mai et juin).

B) La saison des pluies avec :

- 1^o une transhumance de 2 ou 3 semaines,
- 2^o une dispersion générale sur les hauts lieux de la brousse.

Les pluies dont nous avons déjà dit la répartition et la quantité, ont pour les antilopes la même importance, et sensiblement les mêmes effets que pour les buffles.

PÉRIODE DES FEUX DE BROUSSE

Novembre est généralement chaud et lourd. La circulation automobile reprend à peine, les fonds

sont encore boueux. Les antilopes persistent à fréquenter les cultures.

A mi-novembre toutes les terres de niveau inférieur, légèrement grasses et plus ou moins imperméables, portent de grands herbages verts et denses. Le feu ne prend guère que sur les bowé (surface latéritique, sans arbres) et les endroits de sables de cailloux ou de rochers. L'arly cependant ne coule plus. Le Singou non plus. La grande faune aquatique, hippopotames et crocodiles, a rejoint les cours d'eau les plus importants ou est en train de le faire, après avoir occupé les 2/3 du cours des principaux affluents. On trouve encore partout des oies de Gambie et des canards.

Vers fin novembre, un temps mort d'environ 2 semaines, permet à quelques hommes de quitter leurs cultures bientôt mûres pour aller en brousse pêcher. Ils ne peuvent guère chasser gênés par l'herbe et la dispersion des animaux.

Les antilopes sont en train d'allaiter.

Quoiqu'en diminution constante, l'eau abonde encore assez également répartie sur toute la surface du pays jusqu'au 15 février environ, sous forme de flaques, mares et cours d'eau de plus en plus tronçonnés en biefs inertes.

La surface du sol ne porte plus que le 1/4 environ de ses anciens herbages par suite de leur incendie. Le feu les a réduits à des bouquets, des touffes de chaume coriace, et de loin en loin quelques plaques intactes de 4 à 10 ha environ.

Le temps est devenu frais et sec ; le ciel reste souvent gris et couvert. Il règne un vent sec jusque vers début février.

Vers fin décembre les grandes expéditions de pêche indigène commencent. Les antilopes pratiquent encore les points d'eau d'importance géographique très secondaire, tels Touomanli, Bahidoba, Bonga, les flaques de la Bourfouanou peu soucieuses d'aller rencontrer des pêcheurs, archers et piégeurs sur les cours d'eau principaux et les grandes mares. Dans le sud en outre, l'abondance des mouches et de toutes sortes d'insectes, accentue leur propension à rester sur les hauts lieux jusqu'à ce que les grands feux et la sécheresse aient détruit ces parasites ou les aient rabattus sur des fonds plus exigus. La récolte des produits agricoles faite, les cultivateurs incendient les abords de leurs champs. Il y a encore bien des chaumes savoureux

à glaner mais le dégagement de leurs abords par les feux les rendent dangereux. Les antilopes y feront encore des incursions nocturnes mais de plus en plus rares. La brousse inhabitée des hommes est encore très clémentine. Réallumés plusieurs fois de suite les feux produisent çà et là ce regain vert dont nous avons déjà parlé. Les antilopes l'aiment tout autant que les buffles et suivent aussi la progression des incendies avec un décalage de quelques jours. Les flaques résiduelles éparpillées sur une très grande partie du terrain, rendent ces pâturages parfaitement utilisables et sûrs. Cela tombe juste au moment où les petits sont encore à la mamelle et donc très vulnérables et fort gênants pour les troupeaux.

Décembre, janvier et février ne reçoivent pas de pluies.

Beaucoup de femelles suitées, surtout chez les bubales et les damalisques, se contentent jusqu'à début février inclus, de quelques flaques du haut du Gobnangou pour boire. Il arrive toutefois que celles-ci viennent localement à manquer et qu'il faille aller jusqu'aux grands axes hydrographiques tenus provisoirement par les Berbas et les Gourmas en expéditions de clan ou de village.

La sécheresse du vent de Nord-Est, la poussière de charbon et de cendre, la fatigue de l'allaitement s'y ajoutent et forcent les antilopes à aller boire très souvent en plein midi.

Les peuplements de *Balanites aegyptiaca* sont en pleine maturité à ce moment-là. Leurs fruits attirent les antilopes à quelques brèves excursions.

Il est difficile de définir systématiquement les mouvements d'antilopes en saison fraîche. C'est une saison de transition entre les périodes d'humidité et de sécheresse maxima dans l'année. Chaque jour apporte une légère modification de terrain par les feux, l'insolation, la baisse des eaux..., etc. Chaque terrain réagit à sa façon à ces agents de transformation et l'homme y apporte un caractère très accidentel. Il est donc difficile en pareille conjoncture de pousser très loin la généralisation géographique dans l'analyse des mouvements de la faune.

Pratiquement en beaucoup d'endroits de situation très diverse, on trouve des antilopes en mouvement toute la journée.

PÉRIODE SÈCHE SANS FEUX (DÉBUT FÉVRIER-MI-JUIN)

Coincidence qui pourrait valoir la peine d'être notée, les grands félins viennent de mettre bas, ou sont en train de le faire, en début février. Les canidés le feront de début février jusqu'en mars.

La concentration des antilopes sur une faible partie du territoire de fraîcheur et humidité pérenne est déjà bien amorcée au 15 février. Si des feux de brousse se produisent ils ne seront d'aucune ampleur et toujours très nettement localisés, à condition évidemment que l'homme ait commencé très tôt à

incendier la brousse, et ait réitéré plusieurs fois l'allumage, sinon tout le calendrier faunique subit un grand décalage de deux mois ; le feu utilisé uniquement à des fins destructives vis-à-vis des animaux, supprime les pâturages sur d'immenses étendues ; allumé en fin février ou début mars il va d'une seule traite de la route Diapaga-Porga à celle de Kantchari-Fada. Le petit regain vert qu'il suscite meurt en pure perte. Il n'y a pas cette sorte de rotation de pâturages provoquée par l'incendie

précoce. Une trop grande quantité à la fois pousse sur de trop grandes surfaces pour pouvoir être réellement utilisée par la faune, car la fraîcheur et la vie même de cette herbe nouvelle est limitée à quelques jours. Bien des arbres y perdent, non seulement le complément fourrager si apprécié des antilopes que sont leurs feuilles, leurs fruits ou même leur écorce, mais même leur existence. Le désastre végétal est énorme. Une année au moins de végétation y est compromise, et par le fait même une saison d'alimentation normale des herbivores. Ceux-ci en outre sont très brutalement forcés à la concentration ; parqués en un délai très bref sur une très petite surface de terrain frais et pâturable, ils en restent affaiblis, et, momentanément plus faciles à contacter et à tuer pour l'homme. Ces feux tardifs étaient régime normal au temps où, seule la coutume gourmantché régissait la brousse. Ils ne le sont plus depuis l'installation du service forestier, aussi me hasardais-je à considérer ici comme un élément normal l'incendie précoce.

A mi-février, les plus grands incendies sont pour ainsi dire finis aux bords de la Mékrou et de la Pendiari. Le temps s'éclaircit, avec des poussées de chaleur de plus en plus fortes et irrégulières. Jusqu'en mars il n'y aura pas de pluies.

Entre le début de mars et le 15 juin, je me permets de le rappeler, il en tombera une dizaine, rarement de grande importance millimétrique et d'une périodicité peu régulière.

Dans la 2^e quinzaine de février il ne reste guère plus d'eau que dans les abreuvoirs pérennes.

C'est la période la plus dure de l'année pour les animaux sauvages herbivores. La journée n'est faite que de hasards dangereux, surtout pour l'antilope dont les moyens de défense contre l'homme sont si limités. La nuit et ses approches deviennent de plus en plus les seules heures où une tranquillité relative leur permet de boire et paître un peu à leur aise.

Les jeunes nés de la dernière parturition, sont heureusement assez ingambes pour suivre un troupeau d'adultes à sa vitesse normale.

Le même phénomène de parquage dans les vallées fraîches, les mêmes rushes sur la haute brousse dès qu'une pluie d'avant saison tombe, concentrent ou

dispersent simultanément buffles et antilopes, pour les mêmes raisons.

Sur les pâturages très dégagés d'arbres ou de tout autre haute végétation, on remarque facilement à ce moment-là, chez les grandes espèces grégaires, une tendance très nette à garder à portée d'utilisation immédiate une petite éminence boisée (le plus souvent d'Anogeissus). Dès que le pâturage est sérieusement troublé, un temps de galop assez bref les y mène. Ils s'y cachent et de là-haut contrôlent le retour de la tranquillité sur l'herbage où l'abreuvoir qui les intéresse, sans aller plus loin. En cas de poursuite, ces genre de bois ou bosquets haut perchés, servent souvent de pôle central à leurs évolutions de fuyards. L'hippotrague entre tous paraît en faire un système.

En février et mars les cobs pratiquent la ségrégation des mâles, les hippotragues et les bubales se battent entre étalons. Les combats de mâles durent jusqu'en avril compris.

Dès le début de mars on peut dire que la brousse ne change plus d'allure jusqu'aux premières pluies régulières, pour ce qui est de sa teneur moyenne en eau et pâturage. L'organisation animale reste donc stationnaire à quelques brefs accidents climatiques près.

Les flats sans arbres du genre de Bonkongou qui bordent la Pendiari sur presque toute la longueur de son cours moyen, portent chacun des concentrations de 100 à 150 têtes d'antilopes de diverses espèces aux heures de pâture et d'abreuvoir. En de pareils lieux une mare peut fournir à boire à 300 têtes d'espèces les plus diverses dans la journée.

Même si l'on n'y voit à un moment donné que des cobs de Buffon, et quelques reduncas et bubales ou damalisques, on peut être assuré que les Watterbucks sont tout près de là, dans les grands herbages et les couverts humides des environs. Nous avons déjà dit comme des espèces différentes s'y réunissent en un seul troupeau. Plusieurs hardes de même espèce y viennent naturellement concourir aussi. Mais cette association ne dure que pour le temps passé en ces lieux ; l'abreuvoir et le pâturage terminés chaque groupe regagne séparément ses propres terrains.

TRANSHUMANCES

A l'installation des premières grandes pluies régulières début ou mi-juin selon les années, les antilopes ont le même mouvement de circonstance que les buffles : remonter rapidement vers les hauts lieux de brousse et s'y disperser. Le mouvement inverse, vers l'aval des marigots, entre novembre et mars s'est fait de manière très progressive et, si l'on peut dire, comme de mauvais gré. Celui-ci, au contraire, intéresse presque immédiatement les points de départ du précédent. Tout se passe comme

si une seule chose importait : fuir le plus loin possible des eaux et des pâturages permanents.

Le premier temps de cette dispersion paraît assez désordonné. Les antilopes sont d'ailleurs très belles à voir à ce moment-là. La pluie les lave des cendres du charbon et de la poussière de saison sèche et ravive le fauve de leur robe et ses taches blanches. Cela tranche d'une manière très vive sur la nouvelle verdure qui pousse de partout. Les troupeaux s'agitent beaucoup et en tous sens, mais il se

peut que le désordre de cette agitation ne soit qu'apparent. C'est le bon moment pour aller aux salines et les antilopes n'y manquent pas. C'est aussi la saison où mûrit le karité dont elles apprécient les fruits mais dont les peuplements sont souvent hors de leurs parcours habituels et assez restreints. Avec le renouveau subit de la végétation en général, il y a probablement bien d'autres essences qui les intéressent à ce moment-là et les attirent en des directions très diverses. L'eau ne manque nulle part. Ce premier temps paraît durer jusqu'aux environs de fin juin. Il n'est guère possible de savoir ce que font pendant ce temps-là les espèces non grégaires, mais je crois qu'elles ne changent pas beaucoup d'habitat en cours d'année.

Vers fin juin il semble qu'une localisation des troupeaux réduits désormais aux éléments de base, se fasse, localisation bien vague et sur laquelle je n'ai presque aucun renseignement. En tout cas, même en tenant compte de tout ce que la hauteur croissante des herbes empêche de voir, l'aire d'élection des grandes antilopes dans les plus vastes régions de brousse non habitée des hommes, est désormais celle des grands plateaux à Terminalia, Isoberlinia et Combretum clairsemés où seuls les éléphants passent la journée en saison sèche. Début

juillet, et souvent quelques jours plus tôt, la circulation humaine est à peu près complètement paralysée. L'herbe partout très dense ne dépasse cependant pas un mètre de haut. A la fin du mois, elle en atteint 3 ou 4. A mi-juillet, les 5 plus grandes rivières et leurs affluents de 1^{er} ordre roulent à pleins bords avec un courant très violent la plupart du temps. Les 5 rivières sont infranchissables à la nage, ou en tout cas très dangereuses. Fin août, le pays atteint son degré maximum d'imbibition marqué par les grandes crues (5 ou 6 m de hauteur).

Les antilopes ont retrouvé toutes leurs forces. Les fauves eux-mêmes ne peuvent leur faire grand mal gênés par les herbages si drus. Elles font leurs petits. Ceux-ci naissent en fin de saison des pluies. Aux premiers feux ils seront suffisamment ingambes pour ne pas se laisser atteindre par ceux-ci et suivre leurs parents.

Bien avant cela ils auront déjà accompagné ceux-ci sur les champs des cultivateurs, protégés par l'épaisseur de la végétation.

Dans le courant d'octobre, nanties d'une génération supplémentaire, les antilopes, entament un nouveau cycle annuel, analogue à celui que nous venons de voir.

MORTALITÉ

Mourir de vieillesse ou même de maladie, à moins qu'il ne s'agisse d'un mal foudroyant ou d'une épidémie particulièrement virulente et très étendue, doit être chose fort rare chez les antilopes.

Presque toutes sont tuées par les hommes et les fauves. Seuls, les seconds tuent pour satisfaire simplement leur faim, sans autre instrument que leur force physique. Leurs déprédations sont donc limitées par la nature elle-même qui les amène ainsi, à chasser les herbivores affaiblis par la maladie ou la vieillesse, plutôt qu'à courir des bêtes en trop bonne forme. Le lion, le plus puissant des carnivores du pays, y est aussi enclin que tout autre.

L'homme tue tantôt pour manger ou pour faire manger ses congénères, tantôt par simple plaisir sous des prétextes divers, mais, toujours, avec des moyens bien au-dessus des possibilités de résistance des antilopes. Or, ces dernières n'ont pour ainsi dire aucune réaction dangereuse à ses coups, et sont le gibier à la fois le plus facile à rencontrer, et le plus rentable.

Les feux de brousse et les combats de mâles en rut provoquent sans doute la mort de quelques-uns de ces animaux, mais leur résultat dans ce domaine mérite à peine une mention par rapport au tableau de chasse de l'homme et des fauves.

Je ne pense pas que les feux, tant qu'ils ne sont pas allumés bien précisément à cette fin, par un groupe de chasseurs, sur une aire relativement restreinte, fassent beaucoup de victimes chez les

antilopes même jeunes. Quand les feux saisonniers commencent, la plupart des jeunes ont déjà de un à trois mois. Ils peuvent donc parfaitement suivre leurs parents à n'importe quelle allure, sauf un train forcené sur de très longues distances. Ils marchent et trottent déjà quelques jours après leur naissance.

D'autre part, un feu attire presque immédiatement un grand nombre d'oiseaux bruyants : milans, guépriers..., etc. et en chasse d'autres aussi peu discrets. Une antilope ou une harde sont rarement seuls dans un coin de brousse. Toute une faune d'animaux très divers les entoure, et nous avons déjà dit comment les uns et les autres repèrent le moindre émoi chez leurs voisins.

Le feu n'est vraiment dangereux que si un vent très violent le rabat sur les bêtes, et le vent est l'élément le plus assidument consulté par elles. Elles sentent donc très vite le feu, viendrait-il de loin. Elles ne peuvent pas ne pas avoir à cet égard, la susceptibilité si grande qu'elles manifestent à détecter une pluie lointaine ou un pâturage frais. Quant aux combats de mâles en rut, ils laissent bien rarement un cadavre visible.

Dans la chasse aux antilopes pratiquée par les hommes, il y a lieu de distinguer :

1^o La chasse légale ouverte du 1^{er} novembre au 1^{er} juin,

a) chasse utilitaire coutumière,

b) chasse sportive.

2° *Le braconnage,*

a) au piège par :

- les cultivateurs indigènes,
- des trafiquants de viande des régions voisines,

b) au fusil avec ou sans lampe de chasse ou phare ou à l'arc.

Il a été abattu officiellement par les non-autochtones, en saison légale de chasse 1955-1956, dans les régions de Diapaga-Arly-Porga nord est, la Tapoa et Fada :

- 65 hippotragues,
 - 23 cobs de Buffon,
 - 16 Watterbucks,
 - 12 damalisques,
 - 10 bubales,
 - 5 gazelles ruffrons,
 - 5 reducca,
 - 5 cephalophes de grimm,
 - 3 ourebis,
 - 2 guibs,
 - 3 céphalophes rouges,
- 109 têtes au total pour une quarantaine de tireurs presque tous européens, en 650 journées affectives de chasse.

Cet énoncé décroissant du nombre d'abattages par espèces, permet les remarques suivantes :

— la fréquence d'abattage dans une espèce déterminée est en rapport direct avec la hauteur de sa taille et son volume. Se font le plus tuer les animaux de haute stature, de grand poids. Leurs trophées flattent davantage le chasseur par leurs dimensions importantes. Leur corps présente une cible large.

Le gréganisme joue ici à rebours du principe défensif et rend ces antilopes très repérables au tireur.

Très résistants à la balle, le Watterbuck, et après lui le bubale, ont éprouvé certainement beaucoup plus de pertes que ne l'indique ce tableau d'abattages. Souvent blessés à mort, ces animaux vont mourir en brousse à l'insu du chasseur.

— Les autres espèces offrent bien moins de prise, non seulement par leur taille relativement petite, et leur non-gréganisme, mais aussi grâce à leur démarche habituelle et au choix de leur habitat.

La grande majorité des abattages officiels concerne des mâles âgés, tués sur une bande de terrain de 5 à 10 km de largeur moyenne de part et d'autre des routes les plus fréquentées : soit une

Bubale - Tchad.

I photo Blanc.



surface totale de 10.000 km² environ. L'engouement touristique pour quelques endroits de cette surface, réduit cependant l'aire théorique de 10.000 km², de bien plus de sa moitié, avec la mise en protection totale de 5.430 km² dans le pays qui nous intéresse ici, les disponibilités de temps et les aptitudes au déplacement pedestre relativement restreintes, des touristes.

La chasse utilitaire légale, des habitants du pays, faite à l'arme à feu ou à l'arc, à la sagaie et aux chiens, donne des résultats difficiles à définir. Elle concerne tout le pays sauf les aires de protection totale de faune. Beaucoup plus de femelles et de jeunes y trouvent la mort, que dans la chasse des non résidents. En principe, l'autochtone véritable, a droit d'abattre les espèces non protégées, sans redevance avec l'arc et la sagaie, et moyennant une redevance minime au fusil de traite. Les autres habitants du pays chassent généralement avec des fusils à plomb de type moderne ou des carabines. (Les 1^{ers} sont les plus nombreux) et acquittent pour cela des redevances analogues à celles des non-résidents, pour des droits semblables.

Par son étendue et ses modalités, cette exploitation de la faune est fort peu contrôlable et pour la commodité d'étude nous pouvons ici la confondre avec les méthodes d'abattage dont nous allons parler.

Le braconnage aux armes à feu, pour ce qui concerne les antilopes, intéresse aussi tout le pays mais plus particulièrement les abords des zones habitées jusque sur 10 ou 15 km de profondeur, et le voisinage des routes et pistes.

Il se pratique de différentes manières :

— au fusil de traite ou au fusil moderne de jour, au guet près des abreuvoirs les plus fréquentés pour le détenteur peu fortuné d'un fusil de traite, ou celui d'un fusil de chasse moderne,

— à toutes heures du jour et de la nuit en automobile sur les pistes, à la carabine ou au fusil de chasse, avec utilisation des phares éblouissants de la voiture, la nuit,

— de nuit à pied avec une lampe frontale et n'importe quelle des armes à feu déjà nommées.

Tous les animaux de ce pays sauf la hyène et le phacochère sont éblouis, arrêtés et souvent attirés, par une lampe frontale de chasse ou les phares d'une voiture, si l'obscurité ambiante est assez forte. Le tireur le moins expert en chasse arrive ainsi à les approcher à 15 ou 20 mètres et à tuer n'importe quoi, facilement, avec n'importe quel fusil. Il tire à peu près à coup sûr, et peut, surtout s'il est en automobile, abattre jusqu'à plus de 10 têtes dans une nuit. On ne peut imaginer chose moins sportive ni plus meurtrière. Ce sont évidemment les antilopes qui y fournissent les plus nombreuses victimes.

Le chasseur à la lampe ou au phare est la plupart du temps citadin et retenu par un travail régulier

dans sa ville ou son village, ou bien ne quitte pas volontiers la route et l'automobile qui doivent le mener toujours vite et loin. Son temps est compté. Il tient à en tirer le maximum de profit, à son sens, dans les plus brefs délais. Le gibier n'est pour lui qu'une cible, un objet de divertissement ou de commerce. Il s'agit uniquement de savoir le prendre quand il se présente, sans égard aucun. Pour beaucoup ce n'est que de la viande très bon marché dont il s'agit de profiter. Pour d'autres, un jouet sans importance. Tout cela aboutit au massacre inutile.

Il va sans dire que de pareilles gens connaissent rarement bien les différences morphologiques entre espèces ou variétés animales, et entre leurs sexes. Ils ont la plupart du temps des notions bien moins qu'élémentaires des qualités réelles de leurs armes et des soins particuliers à mettre dans leur utilisation pour qu'elles soient pleinement efficaces.

Un grand nombre d'automobilistes ont une arme à feu dans leur véhicule. Qu'une antilope se montre, l'homme la tire tranquillement de son siège de voiture. Très souvent, elle ne tombe pas raide ou bien accuse une blessure, et fuit à la course. Dans le 1^{er} cas l'homme décrète qu'il l'a manquée et s'en va sans plus ample information. Dans le second ses efforts, de poursuite se limitent généralement à fort peu de chose, souvent rien, et il repart en automobile.

On trouve ainsi dans les parages des routes de nombreuses bêtes qui ont reçu une balle mal ajustée et sont allées mourir très loin de l'endroit où on les a tirées. Une antilope blessée au ventre peut mettre 3 jours à mourir. Avec une épaule fracassée, elle peut courir à pleine vitesse de nombreux kilomètres.

Souvent, le même automobiliste, en plein jour comme de nuit, tuera ainsi, réellement, une dizaine de bêtes de tous sexes et âges pour en récupérer une ou deux. Et généralement sa situation sociale est assez bonne pour qu'il ne puisse exciper d'un besoin pressant de viande, surtout en pareille quantité.

Le tir du braconnier motorisé prend si peu de temps et laisse si peu de traces, qu'il est rare que l'auteur puisse être appréhendé par les services de protection de la faune. Ceux-ci seraient-ils dix fois plus nombreux qu'il en serait encore de même.

Restent les chasseurs à la lampe de tête, qui eux, vont à pied.

Ils chassent en général pour la consommation familiale ou pour le simple plaisir de tuer beaucoup et facilement.

Mais assez souvent aussi, le braconnier apposté près d'une mare pour y constituer un gros tas de boucane à vendre, utilise la lampe pour compléter ses déprédations de la journée.

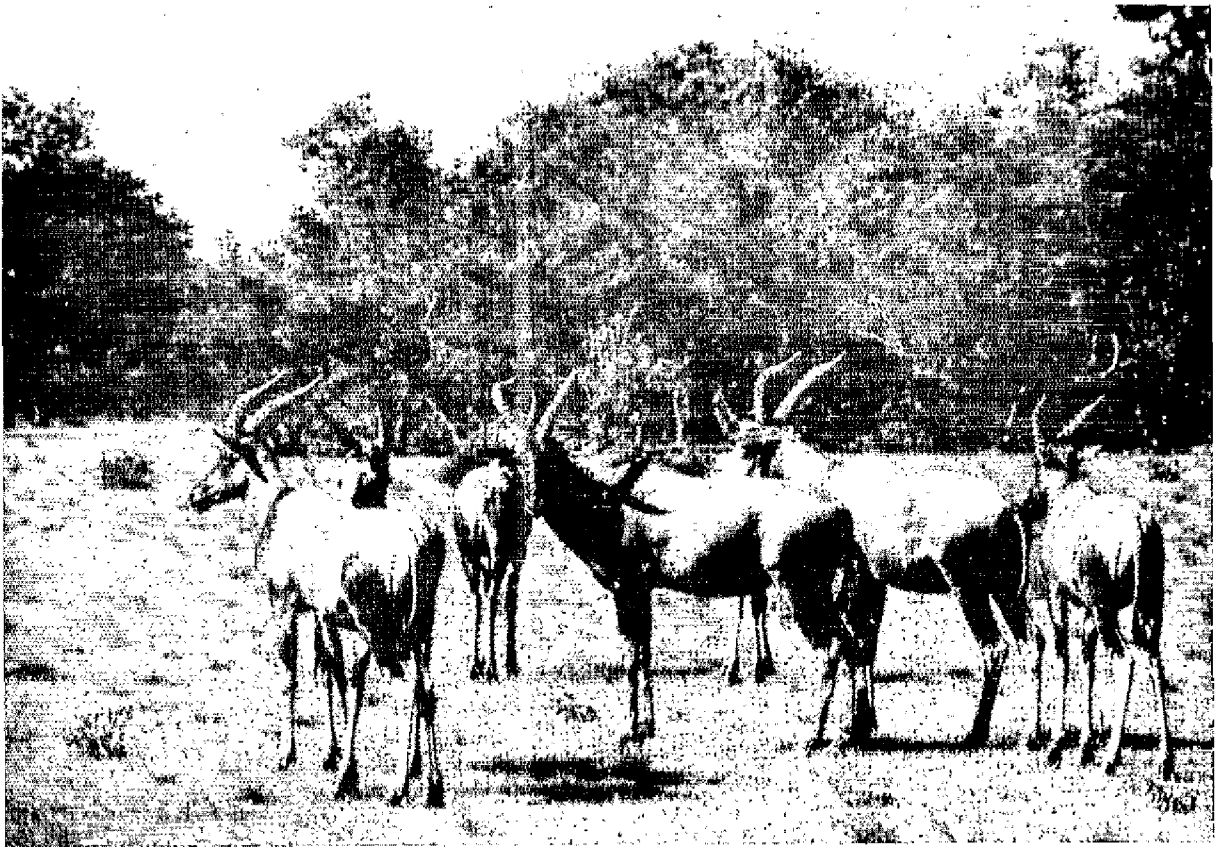


Photo Cabaille.

Damaliscus. Parc Saint-Florent. République centrafricaine.

Quiconque se donne la peine de visiter les abords du marlot de Natiaboani à 45 km de Fadan Gourma, vers Pama peut s'en rendre compte. De vrais charniers de grandes antilopes le jalonnent sur plusieurs kilomètres. Ici toutefois il ne s'agit pas que de chasse à la lampe. Tout y est mis en jeu, pièges compris.

Le chasseur coutumier coureur de grande brousse et amateur (buffle ou éléphant) n'a pas habituellement cette frénésie de massacre. La poursuite des grands animaux lui interdit en général toute autre chasse, et si par hasard il s'intéresse aux antilopes, il n'en tue certainement pas plus d'une vingtaine par an, en temps normal. La fatigue et le temps, l'empêchent de faire davantage. Mais quand le lucre s'en mêle sous forme de fourniture gratuite d'armes et munitions, et de débouchés pour la vente de la boucane, ce même chasseur, peut devenir le pire des destructeurs.

Les pièges à machoires d'acier et les lacets de cuir posés sur des rayons de bois sont d'utilisation courante. Apprécier exactement leurs méfaits est encore plus difficile que pour tout ce qui précède. Cette industrie intéresse en premier lieu les régions agricoles et leurs environs sur une vingtaine de kilo-

mètres de profondeur. Ils servent toute l'année. Mais leur plus gros et plus dangereux emploi se situe en saison sèche aux basses eaux.

Le piège d'acier a été introduit par l'européen mais est finalement fabriqué par beaucoup de forgerons des pays voisins. Il arrive que de gros comptoirs commerciaux en vendent ouvertement.

L'autre est de fabrication purement locale : bois, fibres végétales et cuir. Il est léger. On peut en transporter facilement de grandes quantités à la fois. Une équipe bien constituée de piègeurs, cercant une mare presque sèche, de ces pièges, peut arriver à avoir plus d'une demi-douzaine de grandes antilopes dans la journée. La bête ne peut se défaire de son lacet que les rayons de bois disposés en forme d'entrée de nasse empêchent de glisser. Le gros billot de bois où est fixé la corde, lui bat les jambes, les lui blesse ou les lui casse. La bête s'affole et s'épuise vite. Le piègeur la poursuit et la sert à l'arc ou à la sagaie. La mise de fonds en matériel est minime. La rentabilité de l'opération est totale.

L'agriculteur utilise beaucoup les pièges, mais avant tout pour la consommation de sa famille et de temps en temps pour récupérer de quoi payer un

impôt ou satisfaire à un autre besoin d'argent immédiat. Foncièrement, il n'est pas commerçant. La plupart du temps il trappe individuellement et s'il participe à quelques expéditions de piégeage, elles restent avant tout familiales et ne paraissent pas intéresser le même homme plus d'une ou deux fois dans l'année. Je ne veux pas dire par là, que ce braconnage « à la petite semaine » ne soit pas très nocif. Il l'est simplement beaucoup moins que celui des bandes de piégeurs organisés et équipés de très nombreux engins qui viennent dans le but unique de trafiquer de la viande des bêtes piégées, sans limitation de quantité. L'agriculteur opère en amateur. Les autres poussent l'exploitation à fond en professionnels. Les premiers sont sur leurs terres et souvent soumis à des coutumes protectrices de la faune. Les autres se comportent comme razzieurs en pays étrangers. Le théâtre des piégeages de grande envergure est encore le même que celui des autres grosses exploitations de tueurs.

On a pu remarquer que j'ai à peine mentionné l'existence de l'arc et des flèches empoisonnées comme celle de la sagaie, pourtant d'utilisation très courante chez les gourmas et autres habitants du pays. Ils ne servent guère, pratiquement, qu'à terminer le travail des pièges ou des chiens. L'arc et les flèches ne peuvent vraiment faire de déprédations conséquentes qu'en battue collective. Cela ne donne jamais les résultats formidables du tir au fusil ; de pareilles battues ne peuvent être vraiment très fréquentes ; de plus, le poison des flèches est aussi dangereux pour le tireur que pour la cible.

La chasse humaine aboutirait ainsi chaque année à la destruction de plus de 2.000 antilopes. Reste à voir le résultat de celle des fauves.

On peut parcourir de très grandes distances dans ce pays ou y passer de longs séjours sans voir un lion ou encore plus une panthère. Le sol est trop couvert et ils savent trop bien se camoufler : le Dr CROMMIER l'a déjà signalé. Il en y a beaucoup mais on ne les voit guère.

J'estime à 500 environ l'effectif lions, et deux fois moins de panthères (léopards).

Tous deux ne sont cependant pas malgré leurs apparences les carnivores les plus destructifs ni les plus nombreux. Il y a aussi le caracal, le serval et le guépard comme félins. Ils abondent mais restent peu visibles.

Sur l'ensemble du territoire que nous étudions ici, la densité des fauves reste à peu près la même partout. Les carnivores dont nous allons parler plus loin se répartissent aussi très également, sur les aires à antilopes.

Les chacals de 2 variétés (aureus et rayé), les 3 variétés de hyènes, les cynhyènes sont beaucoup plus nombreux que les félins, mais bien que plus faciles à voir ne peuvent donner lieu à une évaluation d'effectifs même approximative. Ils se déplacent trop facilement, d'un terrain de chasse à un autre. Seuls, les cynhyènes et les chacals rayés constituent

de grosses meutes. Les hyènes vont plutôt isolées ou par paires. Il est assez rare d'en voir des groupes de 3 ou 4 individus.

L'organisation en meute permet aux canidés d'avoir à la course des proies aussi conséquentes que les plus gros félins. Un hippotrague pris en chasse par une bande de cynhyènes ou de chacals rayés est condamné d'avance. Les limiers de pointe commencent à lui arracher des morceaux de chair tout en courant et en se relayant constamment.

On trouve quelquefois des restes d'adultes : cornes et pieds, ce qui permet d'avoir une idée des abattages faits par les carnivores. Mais un nombre incommensurable de jeunes faons et de femelles de cob disparaissent de la même façon sans laisser de traces.

La hyène et les chacals excellent dans ces massacres de jeunes, leur complexion physique ne leur permettant pas individuellement de plus grande chasse.

L'antilope paie un très large tribut à tous ces amateurs de viande. Elle n'a pas pour la protéger d'eux et surtout protéger ses jeunes la puissance physique et la stricte discipline grégaire du buffle.

A n'en juger que par les reliefs de repas réellement vus, les panthères s'attaquent rarement à plus gros qu'un guib ou un cob de Buffon ; un ménage de grands lions met 2 jours à consommer un bel hippotrague ou bubale. Le lion ne prendrait une grosse antilope que tous les 5 à 8 jours en moyenne. On ne peut savoir grand chose de la consommation des léopards : ils mangent un morceau de leur proie et cachent le reste, si elle est volumineuse.

D'autre part, il existe une foule de petits carnivores, qui pillent les restes des grands genettes, civettes, ratels, mangoustes... etc. Vers Daodéni nous avons suivi un jour la trace d'un guib pris et traîné par une panthère. Nous l'avons trouvé posé à l'entrée trop petite pour son passage, d'une grande termitière creuse. Seul, le ventre avait été mangé. En fouillant la termitière, nous avons délogé un ratel de taille ordinaire qui avait volé sa proie à la panthère.

Des foules de charognards ailés pratiquent ce même pillage. En outre, les habitants humains du pays ont l'habitude de surveiller les évolutions et concentrations des vautours pour profiter des chasses des fauves. Les éléments d'appréciation des abattages faits par les carnivores, font donc grand défaut.

En fin de compte, malgré l'imprécision de toutes ces données, les carnivores paraissent bien responsables de la mort de plus de 10.000 antilopes par an. De par leur effectif total et leurs méthodes, les grands félins y auraient la plus petite part.

Une mortalité totale de près de 15.000 têtes par an, due aux hommes et aux carnivores, représente

évidemment une très grosse proportion pour un cheptel global que nous estimions en tête d'un peu plus de 43.000. Il ne faut cependant pas oublier

qu'une bonne part de ces morts est faite de jeunes, d'animaux qui n'entrent pas en compte dans les 43.000.

MALADIES

Etant donné sa grande vulnérabilité, l'antilope est contrainte à des déplacements incessants qui la mènent souvent sur des terres bien ingrates. Il en découle pour elle une plus grande dépense d'énergie que pour les autres bêtes dans leur domaine. Elle a rarement la plénitude de forme physique courante des buffles.

Sa sensibilité aux maladies ne peut qu'en être accrue. J'ai souvent trouvé chez les bubales et les hippotragues des sujets dont les poumons et les viscères n'étaient pas normaux mais ne saurais dire exactement de quelle maladie il s'agissait.

J'ai abattu vers 1951 à Bonkongou un cob de Buffon dont toute la robe était bourrue, terne et

épaisse, et un pied doté d'un sabot long de 10 cm sans lui trouver autre chose d'anormal au dépeçage.

Quand la peste bovine sévit, amenée par les bœufs peulhs à la recherche d'un coin de brousse où s'isoler, les antilopes sont aussi sensibles que les buffles, surtout si elles sont en troupeau. Le Waterbuck y serait plus vulnérable que tout autre. Mais je n'ai jamais pu avoir les résultats de ces épidémies et n'en sais que ce que m'ont rapporté des coureurs de brousse indigènes.

A l'inverse des buffles, les antilopes sont surchargées de tiques. Il n'y a que les phacochères pour en porter davantage.

REPRODUCTION

Peu après la mise bas, en début de saison sèche, on compte à vue plus d'un tiers de jeunes dans les troupeaux d'antilopes.

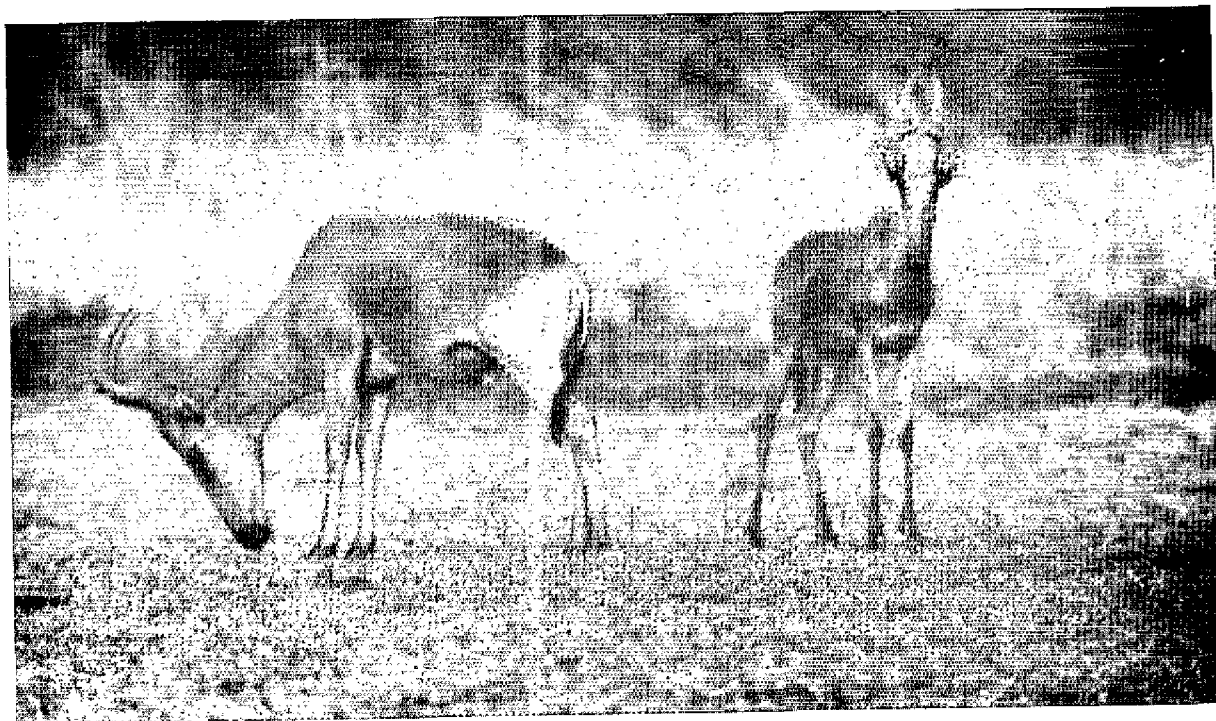
Chez les non-grégaires, la proportion est légèrement plus forte. Je parle évidemment des faons nés de la

dernière parturition seule. Un troupeau de 25 hippotragues ou bubales comporte habituellement 6 à 8 petits de la saison.

Les fauves et les hommes ont déjà tué une bonne part de la production de faons de la saison quand

Bubales.

Photo Dragesco.



il est possible d'effectuer des comptages à vue. Il en disparaît ensuite tout au long de la saison, mais, je crois, sur un rythme bien plus lent.

Dans les régions très chassées et d'une richesse moyenne en antilopes, on remarque très nettement une grande raréfaction des mâles âgés, puisque dans la plupart des espèces ils sont les seuls à pouvoir être tirés à la fois légalement et en tout honneur. La Tapoa est un des endroits où on le remarque le mieux. Certains troupeaux risquent ainsi de se trouver vite en défaut d'étalons.

En résumé, ce pays possède un beau cheptel d'antilopes. Par son effectif, la taille et la variété de ses éléments, il reste le principal des attraits cynégétiques de la faune locale, fournit un spectacle nombreux et souvent renouvelé aux touristes et des trophées très honorables au chasseur.

Un guib a obtenu une médaille de bronze à

l'exposition cynégétique de Nuremberg et il a été tué, depuis, un autre guib dont les étuis mesuraient un cm de plus.

Le plus beau trophée d'hippotrague que j'aie vu abattre mesurait 75 cm de longueur à chaque pointe pour une très belle grosseur.

Le même tireur a tué à la même époque un guib très voisin des deux déjà cités.

Il serait facile de trouver une assez longue liste tout aussi honorable, dans les autres espèces d'antilopes abattues.

Mais nous avons vu combien de destructeurs elles attirent et le peu de défense qu'elles peuvent leur opposer. Ce peuplement est très fragile malgré sa belle apparence, peut supporter facilement l'exploitation légale qui y a été faite jusqu'à présent, mais à condition que les modalités en soient progressivement améliorées et qu'un service de protection beaucoup plus étoffé leur soit affecté.

